

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 70 (2008)

**Artikel:** "L'essentiel est que tu sois sauf"  
**Autor:** Cuennet, Rachel  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-818188>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

1847: LETTRES D'AMOUR D'UNE BOURGEOISE RADICALE

---

# «L'ESSENTIEL EST QUE TU SOIS SAUF»

Comment Elisa Vicarino, née Schaller, femme de tête et de cœur, parvint à maintenir ses convictions, son couple, sa famille et son commerce dans la tourmente du Sonderbund, alors que son mari s'était réfugié à Payerne.

PAR RACHEL CUENNET

Licenciée en histoire contemporaine et moderne de l'Université de Fribourg en 2007, Rachel Cuennet enseigne au Collège Saint-Michel et au CO de la Tour-de-Trême. Le mémoire qu'elle a consacré à Elisa Vicarino-Schaller sera publié prochainement.



Portrait d'Elisa  
Vicarino-Schaller.

L'année 1847 est une année tumultueuse pour le canton de Fribourg. Dans la nuit du 6 au 7 janvier déjà, une insurrection frappe la capitale: l'opposition radicale tente une marche sur la ville pour renverser le pouvoir conservateur. L'échec est amer pour les insurgés et le gouvernement sonderbundien s'en trouve conforté dans son autorité. Les tensions sont à leur comble, dans ce Fribourg divisé, durant les mois qui précèdent la chute du gouvernement sonderbundien en novembre 1847.<sup>1</sup>

Dans ce contexte mouvementé s'inscrivent les lettres d'Elisa Vicarino-Schaller qui nous permettent de dresser un portrait de cette femme d'exception. C'est une source inédite que constitue la correspondance d'Elisa avec son époux Jean-Baptiste Vicarino, également appelé Baptiste, réfugié à Payerne à la suite du mouvement insurrectionnel de janvier 1847 dans lequel il est compromis. Ce corpus de lettres débute le 12 janvier 1847 et s'arrête le 18 juin de la même année.

Dans cette correspondance intéressante à plus d'un titre, on distingue trois registres ou niveaux fortement liés entre eux: politique, économique, et personnel ou familial. On constate d'abord les effets de l'ascension sociale rapide d'un négociant d'origine italienne, Jean-Baptiste Vicarino, propulsé au cœur de la bonne société fribourgeoise par son mariage avec Elisa Schaller, fille d'un grand patricien de la ville de Fribourg, qui fut avoyer. On suit aussi les aléas de la politique, qui placent pour une période ce couple radical dans le camp des vaincus et fait chanceler leur commerce. A cela s'ajoute la perte d'un fils chéri, émigré aux Etats-Unis, dans le courant de février 1847. Cette série de malheurs s'observe à travers les lettres d'une femme à son époux exilé, où s'affirment un caractère et une force intérieure dignes d'admiration. Elisa Vicarino-Schaller est une femme instruite et douée de discernement. Elle se montre volontaire et combative face aux coups portés à sa famille durant cette année noire. C'est aussi une femme tendre et aimante, prête à payer de sa personne pour les gens qu'elle aime. Sa personnalité attachante nous introduit dans l'univers d'une famille bourgeoise radicale de Fribourg en pleine tourmente du Sonderbund.

Le présent article se concentre sur la personnalité d'Elisa. De son enfance au sein de la famille Schaller à son mariage avec le jeune négociant Jean-Baptiste Vicarino, de son rôle de mère aimante à celui de maîtresse de

<sup>1</sup> Sur le sujet, DU BOIS 2002.

maison, nous essayons de tracer la destinée de cette femme exceptionnelle, au travers de ses écrits. Elisa nous confie ses peines et ses joies, ses luttes et ses convictions, ses jugements de valeur et ses réactions. Elle nous ouvre son cœur et nous plonge dans les passions de sa vie familiale.

Marie-Laurette-Elisabeth Schaller, appelée simplement Elisa, voit le jour le 17 octobre 1802 à Fribourg. Elle est la fille de Charles-Joseph Schaller et de Marie-Elisabeth née Daguet. La famille Schaller est une grande famille patricienne de la ville de Fribourg, respectée, cultivée et considérée. La fortune familiale permet une vie aisée, privilégiée. Le père d'Elisa contribue pour beaucoup à la renommée et la réussite du lignage: c'est un homme politique brillant, actif durant de longues années.

## UNE JEUNE FILLE BIEN ÉLEVÉE

Les parents Schaller attachent une grande importance au bonheur de leurs enfants. Ils sont soucieux de leur apporter une bonne éducation, de les préparer au mieux à la vie d'adulte. On apprend par le journal d'Elisa, daté de 1822<sup>2</sup>, qu'elle se sent proche d'eux, surtout de son père, étant l'unique fille de la famille.<sup>3</sup> Elle semble vouer une admiration particulière à son père: «J'ai le meilleur des pères et je sens trop combien je serais à plaindre sans lui.» Elle sait qu'il agit toujours en sa faveur et qu'il prend sa défense en toute circonstance. Elisa entretient également des liens complices avec sa mère, à qui elle se confie et écrit régulièrement lorsqu'elle est absente de la maison. Elle la décrit comme une personne «fine» et en parle avec tendresse; elle se soucie de lui plaire autant qu'à son père, de lui apporter satisfaction et d'obtenir son affection.

Elisa, fille chérie, vit sa jeunesse dans un milieu qui lui est favorable. Ses parents sont des modèles et des guides qui la soutiennent constamment. La famille est unie, Elisa s'y sent en sécurité, protégée par ses parents et par ses frères. Elle en est consciente et avoue bénéficier de tout ce dont une jeune fille peut rêver: la sécurité matérielle et l'amour familial. Il nous est difficile de parler de l'éducation qu'elle a reçue. Nous n'avons trouvé aucun élément à ce sujet aux AEF, mais quelques bribes éparées dans le journal de la jeune fille. Ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est qu'Elisa est une jeune fille très cultivée, bien éduquée, ayant reçu une formation de qualité. Ses lettres sont très soignées, claires, parfaitement

<sup>2</sup> AEF, Fonds d'archives Vicarino-Schaller et familles alliées, n° 5.5: Journal intime d'Elisa Schaller du 17 juin 1822 au 26 février 1823.

<sup>3</sup> Elle a cinq frères, un plus âgé et les autres plus jeunes qu'elle.

lisibles et rédigées avec application. Le vocabulaire utilisé ainsi que le contenu de la correspondance démontrent un remarquable niveau de connaissances. Elisa ne se contente pas de parler de banalités, elle s'implique, elle expose son avis, elle donne des jugements de valeur, elle conseille et fait preuve de beaucoup de clairvoyance.

Un précepteur vient à domicile donner des leçons à ses frères. Il se peut qu'Elisa jouisse du même type d'instruction. Nous n'en avons cependant pas trouvé la preuve écrite. Ce qui est certain, c'est qu'elle reçoit des leçons de musique. Elle en fait mention dans une lettre adressée à sa mère en 1825. Dans son journal, elle parle également d'un projet: partir comme préceptrice en Pologne auprès de la comtesse Potaka. Cette idée semble la séduire pour diverses raisons: «En partant, j'utilise mon temps de deux manières essentielles, je ne perds pas les talents que mes Parents m'ont donnés avec tant de frais, je ne perds pas les fruits d'une bonne éducation, au contraire je m'assure un sort indépendant de la fortune de mes parents.» Ces quelques lignes témoignent d'une éducation de qualité.

Enfin, l'inventaire réalisé lors de la faillite de Jean-Baptiste Vicarino en juin 1847 laisse apparaître une grande collection de livres, touchant à de nombreux domaines: géographie, histoire, arithmétique, religion, récits de voyage, livres de prières, grands classiques (Ovide, Cicéron, Plutarque, Corneille ou encore Voltaire), recueils de poésie, philosophie, grammaire latine, minéralogie... Il y a des livres en allemand et en italien, des dictionnaires, des ouvrages sur la peine de mort ou sur l'histoire du calvinisme, sur la réforme et le droit naturel, etc. Il est probable que ces nombreux ouvrages viennent d'Elisa. Peut-être sont-ils sa propriété, peut-être aussi sont-ils d'anciens livres de son père qu'il aurait légués à sa fille. Ils sont la preuve d'une instruction solide et d'une grande ouverture d'esprit.

## LE MARI: UN COMMERÇANT PIÉMONTAIS

Jean-Baptiste Vicarino est le fils d'Augustin-Antoine et d'Angélique Vicarino, tous deux originaires de Santino, dans le Piémont italien. Ses parents viennent vraisemblablement d'Italie s'installer en Gruyère dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>4</sup> Ils traversent les Alpes et se fixent

<sup>4</sup> Je ne suis pas parvenue à définir précisément si les parents de Jean-Baptiste sont la première ou la deuxième génération de migrants. Il se pourrait que ce soit déjà les grands-parents de Jean-Baptiste qui aient quitté l'Italie.



à Bulle où Augustin ouvre une droguerie. La famille Vicarino est une famille de commerçants et l'affaire semble prospère.

Jean-Baptiste est le dernier des huit enfants de la famille. Il naît à Bulle le 25 septembre 1798. Nous ne savons rien de son enfance et de sa scolarité. En 1818, nous le retrouvons à Fribourg, en apprentissage chez le négociant Wicky, dans le quartier du Bourg. Il suit les traces de son grand frère, François-Antoine, parti lui aussi pour la capitale comme apprenti, en 1811. Le goût du commerce se transmet de génération en génération chez les Vicarino.

Après quelques années passées à Fribourg, Jean-Baptiste demande à être reçu dans la bourgeoisie de la ville, fin juin 1825, en disant vouloir épouser une bourgeoise et bénéficier ainsi d'un droit d'entrée abaissé. Le 1<sup>er</sup> juillet 1825 le Conseil communal reçoit effectivement Jean-Baptiste Vicarino au nombre des bourgeois et consent à lui accorder le rabais pour autant qu'il épouse une bourgeoise de la ville dans les quatre mois. Jean-Baptiste tient son pari. Le mariage avec Elisabeth Schaller est scellé le 24 octobre 1825, à quelques jours du délai imposé par la bourgeoisie.

Pour Jean-Baptiste, ce mariage est inespéré. Lui, le fils d'immigrants d'origine italienne, épouse Elisabeth Schaller, la fille d'un grand patriote de la ville de Fribourg. Deux ans plus tard, le couple s'établit à la rue des Epouses<sup>5</sup> et y installe une mercerie qui se montre florissante. La fortune d'Elisa contribue sans aucun doute à cette réussite.

Le couple à neuf enfants, dont cinq sont encore vivants en 1847, durant les événements du Sonderbund: Charles, 20 ans, employé dans l'établissement de la colonie Alpina de Philippe Suchard à Natural Bridge, dans le comté de Jefferson, aux Etats-Unis; Adolphe, 17 ans, qui aide au commerce de ses parents après avoir acquis une formation à Aarau; Thérèse, 12 ans, placée dans une institution religieuse à Evian; et deux petites filles, Almire, 5 ans, et Cécile, 4 ans.

Jean-Baptiste Vicarino quitte le domicile conjugal entre le 7 et le 12 janvier 1847. Compromis dans l'insurrection du 6 au 7 janvier, il est recherché et se réfugie à Payerne pour échapper à la prison. Commencent alors une séparation de plusieurs mois et une correspondance régulière entre les époux.

---

<sup>5</sup> Il s'agit actuellement du n° 18 de la rue des Epouses.

Même si la situation est pénible, le couple est solide. Elisa et Baptiste se montrent forts et unis face aux épreuves qui les accablent et font preuve de beaucoup de tendresse l'un envers l'autre. Elisa est rassurée de savoir Baptiste en sécurité à Payerne. Elle craint par-dessus tout qu'il soit fait prisonnier et elle est prête à endurer une longue séparation si ceci peut empêcher cela, voire même à aller en prison elle-même. Dans son esprit, tant que Jean-Baptiste est en liberté, tout reste possible: la famille peut s'en sortir et se relever. «Dans tout cela l'essentiel est que tu sois sauf. Reste bien où tu es et garde toi de revenir quoi qu'il advienne. Moi en prison, je ne le pense pas. Questionnée peut-être. En tout cas je suis prête à tout et la prison je l'endurerai mieux que toi.»

## UN COUPLE UNI... PAR CORRESPONDANCE

Pourtant, savoir Jean-Baptiste en sécurité ne rend pas la séparation moins douloureuse. Le couple en souffre. Tous les deux ont besoin du soutien et de l'amour de l'autre pour traverser cette épreuve, et malgré les quelques visites d'Elisa à Baptiste à Payerne, la séparation est longue et pesante. Les lettres offrent un réconfort certain, permettent de communiquer régulièrement et de se confier l'un à l'autre, mais – si précieuses et attendues soient-elles – elles ne comblent pas l'absence.

Malgré les difficultés et la séparation, les époux Vicarino font preuve d'un amour immense l'un pour l'autre. Dans la plupart des lettres, Elisa termine par quelques mots de tendresse à l'égard de Jean-Baptiste. Les «je t'embrasse de tout mon cœur», «tout mon amour», «mille caresses» et autres mots doux sont très fréquents. Elisa s'autorise même un «je t'aime de tout mon cœur».

Cependant, malgré les encouragements et le soutien qu'elle adresse quotidiennement à Jean-Baptiste, malgré l'amour et la tendresse partagés, Elisa laisse apparaître son agacement devant les hésitations de son époux dans la gestion de la mercerie, et ne supporte guère ses critiques et ses réprimandes. De même, malgré la distance, les quelques divergences que connaît le couple sur l'éducation des enfants ne s'estompent pas. Elisa n'hésite pas à tenir tête à son époux si elle n'est pas de son avis, elle ose des prises de position tranchées, se montre sûre d'elle-même et confiante en l'avenir.



Reste que l'amour grandit entre Elisa et Baptiste durant ces mois de séparation et malgré les multiples malheurs qui les touchent. La complicité dans la difficulté et le soutien qu'ils se donnent quotidiennement renforcent ce lien. Voici ce qu'elle lui écrit le 27 avril 1847: «Car mon bon mari, si ces fleurs que je t'ai envoyées t'ont ramené au temps de nos premiers amours, tu peux être bien sûr que je t'aime à présent bien mieux qu'au temps de ma jeunesse et que j'ai senti mon affection croître pour toi en proportion de nos malheurs et des souffrances que nous avons à partager. Si je réussissais ainsi à te donner quelque consolation, ce serait la plus puissante qui puisse m'arriver.»

Elisa est prête à tout pour son mari, mais aussi pour ses enfants et ses proches, notamment pour ses frères avec qui elle entretient une complicité particulière. Le bien-être de sa famille est au centre de ses préoccupations. Elle s'inquiète pour chacun de ses enfants, elle essaie par tous les moyens dont elle dispose de leur rendre la situation moins pénible, de les préserver, quitte à y mettre de sa personne. Toujours attentive au bonheur de ses petites, elle prend garde à ne pas les faire voyager par mauvais temps, à leur apporter tous les soins nécessaires en cas de maladie, à leur procurer de jolis vêtements pour les fêtes, et surtout à les rassurer quand l'ennui de leur papa se fait sentir.

Concernant ses frères, Louis et Julien, Elisa exprime beaucoup d'inquiétude quant à leur détention<sup>6</sup> qu'elle essaie de leur rendre plus supportable en leur apportant par exemple du vin ou des couvertures.<sup>7</sup>

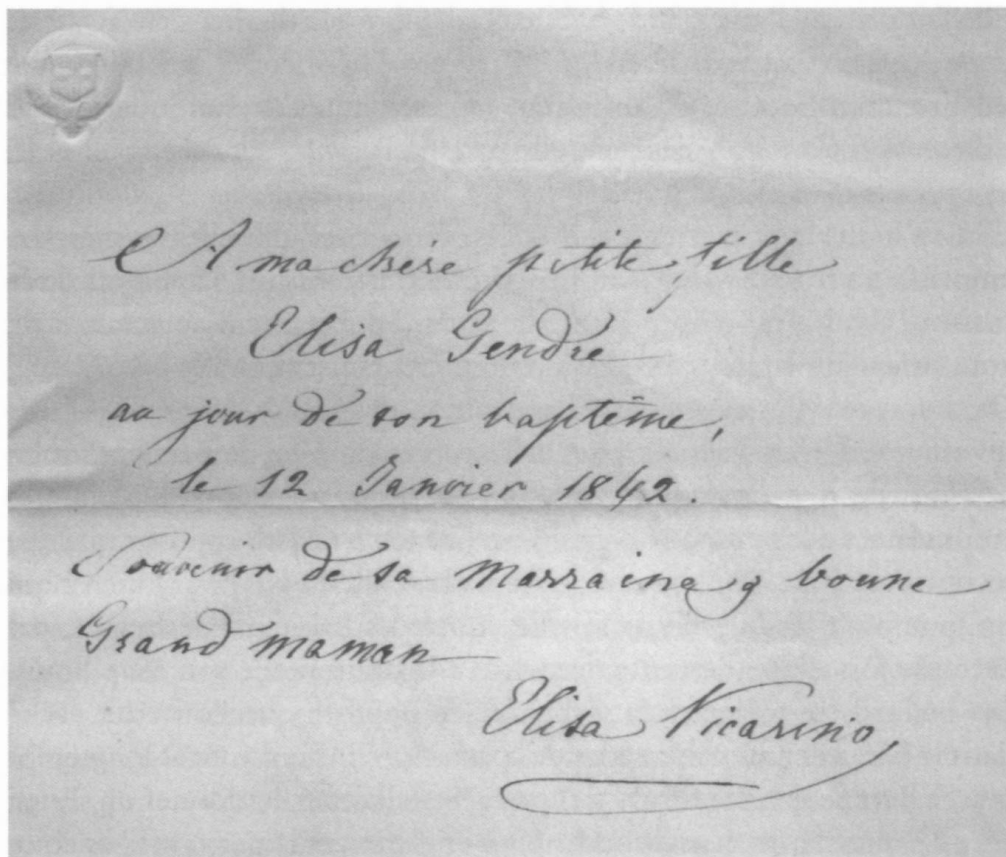
## ELISA DANS LES ÉVÉNEMENTS DE 1847

Elisa semble bien intégrée dans la famille Vicarino. Elle a des contacts réguliers avec François-Antoine, commerçant à la rue de Lausanne, le frère de Baptiste. Elle lui demande régulièrement son avis sur la gestion des affaires et s'y réfère pour toutes les décisions importantes à prendre. Cependant, le lien est distant: François-Antoine est assez calculateur et Elisa le trouve «froid» et «morose». Elle semble plus attachée à Auguste<sup>8</sup> et à son épouse Reine. Cette dernière lui apporte soutien et compréhension dans les moments de peine. Elisa ne laisse nullement apparaître une quelconque supériorité sociale due à son ascendance envers la famille Vicarino.

<sup>6</sup> Compromis dans l'insurrection du 6 au 7 janvier, les deux frères sont faits prisonniers par le gouvernement sonderbundien.

<sup>7</sup> Elisa parle des conditions de vie des prisonniers dans certaines de ses lettres. A ce sujet, lire WATTELET 1918. Un document des AEF retient également notre attention sur le réseau radical du Fribourg de 1847 et sur les procès qui ont suivi l'insurrection du 6 au 7 janvier 1847: AEF, TCt XII a 1, Notes et autres pièces relatives à l'insurrection du 6 au 7 janvier 1847.

<sup>8</sup> Auguste Vicarino est le neveu de Jean-Baptiste Vicarino et le fils de François-Antoine Vicarino.



Dès le départ de Jean-Baptiste en janvier 1847, Elisa s'investit corps et âme dans la gestion de la mercerie familiale pour sauver tout ce qu'il est possible de sauver, malgré l'absence du patron confiné à Payerne avec une partie des livres de gestion et de la marchandise envoyée avant et au début du séquestre.<sup>9</sup> Régulièrement, elle fait part à Baptiste des différentes opérations qui se préparent à Fribourg avec les créanciers et débiteurs, lui demande l'approbation des démarches qu'elle entreprend après avoir pris conseil auprès du réseau de parents, de connaissances ou de relations d'affaires. Elle se montre ingénieuse et combative, mais se plaint souvent du manque d'esprit d'entreprise et de décision de son mari. Elle n'hésite pas à lui tenir tête si elle n'est pas de son avis, on l'a dit, ni à le contrer lorsqu'elle estime qu'il n'agit pas suffisamment dans l'intérêt de la famille.

Cette fille de famille aristocratique s'en tire à merveille dans le monde financier et commercial où elle est plongée au départ de Jean-Baptiste.

Les lettres d'Elisa font partie d'un fonds confié aux Archives de l'Etat de Fribourg par une de ses descendantes. La partie B, dont elles sont extraites, comporte aussi différentes enveloppes contenant des documents de famille, notamment des lettres d'Elisa à son fils Charles, de 1846-1847, et à sa fille Thérèse, de 1852-1853.

La partie A du fonds est centrée sur la famille Schaller-Daguet (1817-1843) et inclut des lettres de Charles-Joseph Schaller, le père d'Elisa, de 1823 à 1843, année de son décès. On y trouve encore le journal de jeune fille d'Elisa (1822) ainsi qu'une série de lettres de Julien, Hippolyte, Urbain et de leur sœur Elisa Schaller à leurs parents, de 1817 à 1835. Les parties C, D et F du fonds contiennent des papiers officiels et quelques lettres concernant les familles Gendre, Baeriswyl, Loutan, Vicarino et Schaller.

<sup>9</sup> La mercerie des Vicarino est mise sous séquestre par le juge de paix le 13 janvier 1847. De plus, un gérant et un curateur sont nommés. Ils sont chargés de veiller à la bonne conduite des affaires. Elisa doit alors collaborer avec ces deux personnages et prendre en main la gestion du magasin, son époux s'étant exilé à Payerne.

Elle fait preuve d'une grande habileté, ce qui révèle des liens étroits tissés entre le vieux patriciat libéral dont elle est l'héritière et la bourgeoisie urbaine dont Baptiste est un récent représentant. Elle sait jouer de ces différents réseaux dans lesquels elle paraît à l'aise.

Elisa n'hésite pas à entreprendre des démarches difficiles auprès des autorités pour faire valoir son bon droit: ainsi, lorsque l'apprenti de la maison, Ganter, est emprisonné, elle se rend directement au sommet du gouvernement, conteste la décision du préfet et parvient à le faire libérer. De même elle s'insurge contre l'apposition des scellés sur le magasin et les affaires de Baptiste, elle se rebelle auprès du juge de paix contre les mesures de rigueur appliquées à la correspondance. Envers ses frères emprisonnés elle se montre protectrice. Elle tente de leur apporter quelque réconfort et y parvient, par exemple en obtenant du vin pour Julien à qui on le refusait. Enfin, elle se révolte contre les habitants de la ville, par exemple lors d'une descente de police à la brasserie de son frère Louis. Les badauds se mêlent à la recherche de Baptiste que l'on croit caché dans le bâtiment, ils sont avides de spectacle. «Enfin il y avait longtemps que ce bon peuple était privé de spectacle, fallait lui en donner un. Aussi en a-t-il profité, je t'en réponds. Plus de deux cents personnes encombraient les alentours de la maison et les corridors criant comme des forcenés, l'avez-vous, le tenez-vous ? Si l'on t'eût pris, on aurait eu de la peine à contenir ces cannibales je le crois. [...] C'est révoltant en vérité et il y a certes là de quoi te faire voir ce qu'est ce peuple fribourgeois, auquel toi, ton frère, les miens, mon père, ma mère, nous n'avons fait que du bien et qui paraît altéré de notre sang comme si nous avions été ses bourreaux!»

Elisa laisse éclater sa colère et son dépit, elle porte des jugements assassins contre ce peuple ignorant et aveuglé. De même, elle critique certains ennemis ou faux-amis qu'elle a en horreur, ou encore ceux qui répandent des rumeurs.

### LES CONVICTIONS RELIGIEUSES D'ELISA

Les lettres d'Elisa à son mari laissent voir aussi quelques traits de sa religiosité en un temps de grande exaltation confessionnelle, encouragée et utilisée contre le milieu bourgeois et libéral d'Elisa par les conservateurs.

La famille Vicarino est proche du Père Girard. Celui-ci donne régulièrement des leçons à Adolphe<sup>10</sup> pour compléter sa formation. Surtout, il s'inquiète pour Jean-Baptiste et lui conseille de ne pas rester à Payerne: il estime que la ville est trop exposée, trop proche de la frontière du canton de Fribourg et que Jean-Baptiste n'y est pas en sécurité. Elisa a aussi des contacts avec le chanoine Gottrau. Une lettre-réponse de Baptiste transite par les mains de l'ecclésiastique. Ces liens avec certains milieux cléricaux n'empêchent pas Elisa de se montrer très critique à l'égard des Jésuites. Elle voit dans les mesures répressives qui touchent les libéraux et les radicaux en 1847 l'emprise néfaste des Jésuites pour qui tous les moyens sont bons pour étendre leur influence et museler leurs adversaires. Dans une correspondance antérieure, Elisa a dénoncé déjà «ces abus de pouvoir»<sup>11</sup> de prêtres qui s'immiscent dans certaines familles à l'approche de la mort de certaines personnes. Ils profitent de ces moments délicats pour se faire une place de choix. De même, elle critique l'éducation un peu trop «jésuitique» dispensée à sa fille Thérèse par les religieuses d'Evian: «A Evian elle a appris ce qu'on y enseignait, mais malheureusement ces nonnes, entièrement jésuitesses, lui ont cassé tout ce qui tient à développer l'esprit et l'intelligence, ne se servant que d'auteurs jésuites (...). En sorte qu'il est d'absolue nécessité qu'on la remette dans le vrai et qu'on perfectionne les autres branches où elle n'est pas plus solide que son âge le comporte.»<sup>12</sup>

Malgré cet anticléricalisme perceptible, Elisa est croyante et ses convictions religieuses ne sont nullement diminuées par les épreuves de 1847, au contraire. Souvent elle utilise des expressions comme «béni soit Dieu», «grâce à Dieu» ou «Dieu merci» qui sont probablement stéréotypées, mais elle refuse aussi de se culpabiliser face à la succession des malheurs et des difficultés, alors que Baptiste menace d'y succomber. Elle l'encourage sur ce point et trouve même du réconfort auprès d'un Dieu qui ne peut les abandonner.

Au moment du décès de son fils Charles, elle fait preuve d'une grande confiance en Dieu et pense même que s'il l'a appelé près de lui, c'est pour lui épargner les malheurs et les coups portés à sa famille. Elle se laisse aller à un certain fatalisme par moment, comme dans les exemples suivants: «Si on ne cesse pas de souffrir dans ce monde, ce sera dans l'autre» ou encore «Partout il faut mourir quand l'heure à sonné». Cependant

<sup>10</sup> Le fils d'Elisa et Baptiste, âgé de 17 ans en 1847, qui aide à la mercerie.

<sup>11</sup> AEF, Fonds d'archives Vicarino-Schaller et familles alliées, n° 8, lettre d'Elisa à Baptiste du 14 mai 1840.

<sup>12</sup> Enveloppe sans numéro, lettre d'Elisa à Baptiste du 23 octobre 1848.

elle ne se laisse pas envahir par ce genre de pensées négatives et se montre foncièrement positive et confiante même si elle doute par moments, comme tout être humain. Ainsi écrit-elle à son mari: «Le diable s'en mêle plus que le bon Dieu, on est forcé de le croire pour n'avoir pas à douter de sa justice.»

Bref, Elisa est une femme battante et optimiste. Elle a confiance en l'avenir que Dieu réserve à sa famille, et même lorsqu'elle est éprouvée et bouleversée, elle trouve la force d'aller de l'avant et d'encourager Jean-Baptiste et les siens: «Aide-toi, Dieu t'aidera. Voilà la maxime répétée toujours par mon bon père et qu'il faut mettre en pratique à présent surtout», écrit-elle à son mari au mois de mai 1847.

R. C.

### Bibliographie

Gaston CASTELLA, *Histoire du canton de Fribourg*, Fribourg 1922

Rachel CUENNET, *Elisa Vicarino-Schaller, une femme radicale dans la tourmente du Sonderbund à Fribourg en 1847. Présentation et édition de sa correspondance*, Mémoire de licence, Fribourg, 2006

Pierre DU BOIS, *La guerre du Sonderbund. La Suisse de 1847*, Paris 2002

Hans WATTELET, «Le journal du lieutenant-colonel Courant (1847)», in *Annales fribourgeoises* 6 (1918), pp. 14-26; 108-113; 162-178